

LA SCIENCE, UN SAVOIR SANS SAGESSE

Une certaine tradition rationaliste considère que l'homme est, dans son fond, un être raisonnable, donc sage, et que la science est partie intégrante de ce fond de sagesse. C'est à l'intérieur de cette tradition que s'inscrivent tous ceux qui, aujourd'hui, affirment que nous ne devons pas nous inquiéter outre mesure les risques réels ou supposés des conquêtes de la techno Science par ce que l'humanité n'est pas folle : tôt ou tard, en tout cas, devant le précipice, elle va s'arrêter, reprendre ses esprits et sauver le monde. C'est cette perspective qui inspire les théories selon lesquelles, nous devons faire confiance à la science.

Par exemple, les courants écologiques ne proposent en général pas moins de science et de technique (ce qui serait considéré comme du dernier crétinisme) ; leur slogan permanent est : encore plus de science ; ou alors ; de la science en mieux.

Malgré les apparences, nous ne sommes pas bien loin de cet Herrellus, ce philosophe, que Montaigne blâmait par ce qu'il tenait que c'est la science qui nous heureux, sages et contents. Même si nous ne pensons plus réellement que la science est mère de toute vertu, nous continuons la tradition en nous reposant entièrement sur la science, en lui confiant entièrement notre destin. Comme l'écrivait Montaigne, ceux qui méprisent la science témoignent amplement de leur bêtise ; mais pas pour paraphraser L. Bloy, il est permis de demander, et même de demander aux autres, si une humanité qui s'abandonne à la technoscience a le pouvoir vraiment de s'inquiéter assez de gravité de la destination vers laquelle elle est portée. Celui qui est peut-être le plus grand philosophe du XX^{ième} siècle, Ludwig Wittgenstein affirmait que la tâche du philosophe, tâche ô combien difficile, est de ne pas céder à la trop grande tentation d'élaborer des pensées. Systématiques et complètes dont l'effet est de rassurer, bien que ce caractère systématique et complet oblige à prendre pour

argent comptant des hypothèses peu fondées dans les faits. Contre les hypothèses terrifiantes, donc, il est nécessaire de tenir la pensée ouverte, c'est-à-dire critique.

Un des meilleurs esprits du XVIII^{ème} siècle a écrit : « les Lumières, dans tous leurs états, consistent en concepts déterminés de nos besoins essentiels ». Cela signifie que le rationalisme éclairé et clairvoyant n'est pas dans la course effrénée vers toujours plus d'acquisitions ; le rationalisme quand il est lucide comme il doit l'être implique une détermination claire de ce dont l'homme a vraiment besoin. Ce qui signifie encore que la sagesse consiste en une seule chose : le sens des limites, la conscience qu'il y a un au-delà, et cette conscience doit amener sans cesse l'homme à canaliser ses efforts vers l'essentiel, à se recentrer sur le réel au lieu de se disperser dans la vaine poursuite de tout ce qui est possible. Un autre géant de la pensée qui a éclos dans ce siècle des lumières, G. Lichtenberg demanda : « Ce que l'homme peut savoir, est-ce exactement aussi ce qu'il doit savoir ? ». Cette question indique bien que le sens des limites en quoi consiste la sagesse, est un sens du devoir. La sagesse consiste à ne pas céder à la possibilité, à ne pas se laisser séduire par le possible, mais d'abord à décider, en toute lucidité, de ce qui doit être. On comprend pourquoi les hommes de l'antiquité grecque et latine pensaient que seul le sage est heureux. Comment peut-on être heureux si l'on est pris dans le tourbillon d'un mouvement qui semble n'avoir que le mouvement pour fin ? Comment peut-on connaître le bonheur si on n'a pas pris soin de décider de ce dont on a vraiment besoin, de le conquérir et d'y demeurer ? Alors que nous disons aujourd'hui « on n'arrête pas le progrès », les Anciens disaient : « Il faut savoir s'arrêter ». Il ne faut pas s'y tromper : cette conception de la sagesse qui allie le sens des limites au sens du devoir est la conception la plus universelle et la plus exigeante qui soit. Elle est la plus universelle : c'est, je crois, seulement dans la civilisation actuelle que l'on associe le bien à l'idée de développement sans fin, de progrès linéaire.

Wittgenstein, qui se sentait mal à l'aise dans la civilisation moderne, distinguait deux types de rapport au monde :

- ❖ L'un s'exprime dans la multiplication et la complexification continue des structures ;
- ❖ L'autre s'exprime dans l'idée de tradition qui implique l'idée d'un progrès conçu comme approfondissement d'une attitude, d'une position.

Le premier type de rapport, dans sa marche forcée vers un horizon qui, toujours, recule va de complication en complication, et l'on voit qu'il conduit dans une impasse. Cela se voit dans des faits assez ordinaires comme le fait qu'aujourd'hui le moindre boucher est confronté à un ensemble de questions dont une partie seulement aurait fait reculer un Leibniz. La moindre consultation électorale fait peser sur les épaules du citoyen une mission dont il s'acquitte uniquement parce qu'il ne prend jamais toute la mesure de ce qui lui est demandé. Le second type de rapport au monde peut se comprendre comme volonté de clarté. La tradition creuse de plus en plus profondément au même endroit, travaille à la clarification de ce qui est déjà là, et accroît ainsi la maîtrise que l'homme a de lui-même, de ses émotions et de ses besoins. Et c'est là que la conception de la sagesse comme conscience des limites et conscience du devoir est très exigeante. Elle demande à l'homme une maîtrise de soi, un contrôle de ses besoins qui est un chemin de rigueur. Il est plus facile de céder aux tendances bigarrées de notre nature inférieure, plus confortable, intellectuellement, de s'abandonner à la prolifération du désir et à ses métastases. Toutes les cultures traditionnelles mettent de la sagesse dans le détachement, l'immobilité sereine, la lenteur qui signifie calme et retenue, et qui donne le change à la fuite éperdue et angoissante du temps. Spinoza nous dit que le sage vit sur le mode de l'éternité : la station élevée qui est la sienne le

soustrait aux vicissitudes qu'accroît au-delà de toute mesure, la culture du toujours plus d'acquisitions, de la compétition.

Mais, plus précisément, en quoi la science est-elle exclue de cette sagesse humaine ?

Un mot assez étrange de Wittgenstein peut nous servir de guide au départ. Les modernes usent de la loi scientifique comme les Anciens usaient de l'idée de Destin. Et les uns et les autres ont à la fois tort ou raison. Les Anciens sont, en tout état de cause, plus clairs en ce qui ce que l'idée de Destin indique un point d'arrêt, alors qu'avec l'idée de loi, on a l'impression que tout est explicable.

D'un mot : la science est déploiement sans limites d'un désir ir-raisonné de connaître. Elle s'inscrit donc dans la conception linéaire du progrès. Cette conception inspire la mise en œuvre d'un progrès dans lequel, contrairement à ce qui a lieu dans la tradition, « les traces s'effacent ». L'homme n'est plus cet être lointains, il est réduit au non-être de l'instant présent, qui-déjà- s'évanouit. Il n'est plus cet être qui pense, qui définit ses besoins et ses fins ; il est l'instrument d'une force aveugle qui va. On n'arrête pas le progrès. Mais « ce que l'homme peut savoir, est aussi exactement ce qu'il doit savoir ? » L'accusation est bien sûr celle, nietzschéenne de la curiosité indiscreète. Mais elle est aussi celle du manque de volonté d'un homme qui ne pense plus, qui n'est plus maître de son action et qui est dominé par sa création. Ou bien ? Peut-on arrêter non pas la science, mais une recherche scientifique ? Jacques Testard posa qu'il y a quelques temps déjà la question. Il ne répondit pas en réalité. Il ne le pouvait pas. Ce qu'il pouvait faire, c'est de prendre une décision personnelle, et comme privée : j'arrête...pour un temps. Pourquoi combien de temps ? La renonciation de l'homme à la volonté est telle que ce qui est possible se fera un jour ou l'autre. Dès que des connaissances sont acquises, elles poussent irrésistiblement à la mise en place d'un dispositif technique pour aller plus loin. A regarder les choses d'un œil cynique, c'est souvent la seule justification de la conquête d'une connaissance redoutée. Or plus les connaissances serrent de trop

près notre édifice humain –biologique vu social-, elle suscite de légitimes inquiétudes.

Et il est clair qu'on ne peut plus prendre du recul pour penser l'action quand l'esprit scientifique s'est mis en marche. De cette proposition, deux observations feront foi.

1. Wittgenstein
2. Un regard comparatif rapide sur la situation des sciences biologiques et des sciences humaines.

La constitution de ces deux domaines de savoir s'est à chaque fois opérée dans la confrontation de deux perspectives opposées : dans les sciences de la vie, l'opposition entre (disons pour simplifier) le mécanisme et le vitalisme, dans les sciences humaines, l'opposition entre l'école positiviste et l'école de l'empathie (ou pourrait on ajouter dans le droit, l'opposition entre une vision positiviste et une vision rhétorique).

A chaque fois, c'est la question de la pertinence de la réduction d'une réalité humaine, en un objet d'enquête manipulatoire, objective, etc. Peut-on étudier la vie –et la vie humaine, ou peut-on étudier la société avec les méthodes analytiques et expérimentales qui ont prouvé leur efficacité dans les sciences physico-chimiques ? Pour le biomécanisme, il n'y a rien dans la vie qui ne s'explique par les lois de la mécanique.

Pour le vitalisme, le vivant se distingue essentiellement du physico-chimique pour la force vitale, souffle qui fait que dans le phénomène de la vie, le point de vue du tout doit primer sur le point de vue des parties (ce qui disqualifie les méthodes analytiques). On sait comment Claude Bernard renvoya dos à dos ces deux écoles par exemples déclarant d'une part que la « vie, c'est la création », et d'autre part, que « la vie, c'est la mort ».

Du côté des sciences humaines, le positivisme français fut représenté brillamment par Durkheim dont le mot célèbre, « il faut traiter les faits sociaux comme des choses », passe pour être l'expression d'un réductionnisme radical.

Alors que Dilthey, sensible aux thèses humanistes dira dans une formule tout aussi célèbre « la nature, on l'explique, la vie de l'âme, on la comprend ».

Qu'en est-il aujourd'hui ?

Dans les sciences humaines, l'esprit scientifique, sous sa forme la plus dure, n'a jamais véritablement prospéré au point d'écraser les autres perspectives. La conséquence heureuse est qu'aujourd'hui, on renonce crânement à l'idéal d'objectivité scientifique de telle sorte que la recherche en sciences humaines connaît une diversité de tons, de perspectives que les esprits chagrins peuvent assimiler à la confusion. Sans renoncer à l'idéal de vérité, on admet de plus en plus que celle-ci a plusieurs visages que l'on peut capter selon des points de vue divers. Dans le domaine de la connaissance du vivant, l'esprit scientifique, sous sa forme la plus rigoureuse, a établi son empire. Le vitalisme n'y a plus vraiment droit de cité bien qu'il soit une perspective féconde comme G. Canguilhem l'a montré dans l'histoire du concept de réflexe. La conséquence en est une impossibilité de plus en plus nette de prendre du recul, et de suggérer d'autres voies. Wittgenstein qui était un rationaliste radical, qui était tout sauf un obscurantiste demandait à propos de la théorie de Darwin...

La réponse est venue de Kuhn dans les années 70, la science est paradigmatique. Pour avancer de façon cumulative et linéaire, elle consacre la prise de pouvoir d'une théorie (le paradigme) sur les autres. A partir de l'adoption d'un paradigme, silence dans les rangs, le consensus est de règle, tout le monde regarde dans la direction. C'est une tactique efficace,...terriblement efficace. Mais on peut douter qu'elle soit conforme à la voie de la sagesse. Et puisque dit l'Ecc. « A mesure que s'accroît la science, s'accroît la douleur », la sagesse nous oblige à nous demander avec Lichtenberg, « ? »

Mr Pierre BOUDA